

De la danse à la société — Autour d'« Affamée » Entretien avec Jo Lechay et Eugene Lion

Diane Cardinal and Carole Laflamme

Number 56, September 1990

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/235ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Cahiers de théâtre Jeu

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Cardinal, D. & Laflamme, C. (1990). De la danse à la société — Autour d'« Affamée » : entretien avec Jo Lechay et Eugene Lion. *Jeu*, (56), 127–129.



de la danse à la société : autour d'«affamée»

entretien avec jo lechay et eugene lion

Jo Lechay dans *Affamée*.
Photo : Richard Guay.

Quand je suis allée voir *Affamée* de Jo Lechay et Eugene Lion, j'étais en train de préparer un article qui portait sur la crise d'identité des artistes et des individus dans le contexte particulier de la crise culturelle que nous traversons présentement. Ce spectacle de danse soulevait un questionnement lié à cette crise d'identité, tout en appelant à l'éveil d'une conscience sociale, chez les artistes en particulier. J'ai tenu à rencontrer les concepteurs du spectacle : Jo Lechay et Eugene Lion; je l'ai fait avec la collaboration de la comédienne et auteure, Diane Cardinal, qui a étudié avec eux et qui avait manifesté son intérêt pour le sujet. Nous avons donc préparé ensemble cette entrevue, et nous vous en livrons un extrait. L'entretien s'est déroulé en anglais, et Diane Cardinal a assuré la quasi-totalité de la retranscription et de la traduction.

carole laflamme

Jo Lechay, vous prétendez, dans Affamée, avoir été aux prises avec une profonde crise d'identité et de créativité. Qu'en était-il?

J. L. — Oui. À un moment donné, je me suis demandé si je n'allais pas quitter la danse. J'ai même pensé aller travailler dans un hôpital, dans un refuge pour femmes violentées ou abusées ou encore dans un centre pour les victimes du SIDA... parce que j'éprouvais un sentiment d'inutilité à ne travailler que comme danseuse; j'avais l'impression d'être totalement dans l'abstrait. Je continuais, et je continue à aimer danser, sauf que dans un monde où il y a tant de misère, d'injustices et de problèmes, le travail dans un hôpital ou dans un centre de femmes m'apparaissait plus concret, plus efficace, plus pertinent. Je pensais que là, je pourrais soigner les gens, les aider, et ainsi me rendre utile. Mais en même temps, je me rendais compte à quel point j'avais besoin de danser, combien c'était vital pour moi et extrêmement nourrissant. Cela peut paraître un peu narcissique, mais la performance est ce que je sais faire de mieux. Alors, je me suis demandé pourquoi je ne m'en servais pas pour m'interroger, questionner mon art, et le faire en public afin de donner du sens à ma démarche. Mais ce n'était pas tout. Je me suis également demandé comment dire aux gens qui ont des maisons, des voitures et qui mangent à leur faim tous les jours qu'au moins 10 000 personnes autour d'eux à Montréal vivent dans la rue! Comment dire ces choses-là sans opprimer ou sans faire «décrocher» les gens? Je me suis alors souvenue de la bande-annonce d'un film où le réalisateur disait qu'au moment où il parlait, des milliers et des milliers de personnes mouraient, à cause de la guerre

et de la famine. J'étais tellement impressionnée par le message que, plus il se poursuivait, moins je voulais l'entendre. J'ai eu une réaction opposée à celle que cherchait le réalisateur. Je voulais tout oublier. Le défi d'*Affamée* était donc de provoquer le public sans le faire reculer, par ennui, par peur ou par colère.

Sans le culpabiliser tout en le rendant conscient de ces problèmes?

J. L. — Oui. Je voulais trouver un moyen pour que, pendant le spectacle, le public ne «décroche» pas, ou pour qu'après le spectacle, les gens réfléchissent et aient envie de faire quelque chose, chacun à sa façon, selon sa volonté, ses moyens et sa situation. Il n'est pas nécessaire que les actions soient énormes. Quand un assez grand nombre de personnes décident d'agir, même d'une façon simple et quotidienne, la réalité peut se transformer. Regardez ce qui s'est passé avec le mur de Berlin et dans les pays d'Europe de l'Est.

Eugene, vous prétendez qu'«être beau, c'est être politique». Qu'est-ce qu'être politique pour vous?

E. L. — Il y a un proverbe qui dit : «Le silence est d'or.» L'art reflète la culture d'origine. Il soutient le statu quo ou il s'y oppose. À cause de la menace de plus en plus grande concernant notre survie sur la terre, tout art est politique. Chaque geste, chaque action, même la plus petite, compte. Si l'art camoufle ou déguise la situation actuelle, c'est politiquement, socialement et artistiquement destructeur. Même si un artiste n'est pas consciemment ou intentionnellement politique, il parle «pour ou contre la vie». Le politique, c'est toujours très personnel. Écrire une histoire d'amour ou un conte pour enfants a une répercussion sociale. *Roméo et Juliette* est une pièce profondément politique; elle montre les conséquences tragiques des vendettas sociales, familles contre familles, nations contre nations. Chaque acte commis en privé ou en public est politique. Quand un homme viole une femme, il commet un acte politique. Faire un geste politique est purement et simplement utiliser un pouvoir. Certains artistes ne sont pas engagés politiquement de façon consciente et intentionnelle, mais comme Matisse ou Bach, ils sont du côté de la vie.

J. L. — Je ne suis pas d'accord. Être politique, pour moi, c'est être engagée intentionnellement dans des actions concrètes, qui peuvent changer la réalité. Tout est politique parce que toute action a un impact sur la réalité, mais c'est l'autre niveau qui m'intéresse davantage. En ce moment, je fais circuler une pétition contre la violence à la télévision et une autre pour la liberté de parole des journalistes en Colombie. Je fais aussi partie d'un organisme du quartier qui travaille au recyclage et qui s'intéresse à d'autres causes écologiques. Pour moi, ce sont là quelques actions politiques conscientes et concrètes, si petites soient-elles. Est-ce que vous savez que lorsqu'une personne envoie une lettre au gouvernement, ça représente l'opinion de cent personnes pour les dirigeants?

Vous parlez, dans Affamée, de répression militaire, de préjugés, d'injustices sociales, de guerres, de répression militaire en Amérique latine. Quelle est, selon vous, la source de tous ces maux?

J. L. — L'abus de pouvoir, c'est-à-dire le pouvoir exercé sur les autres et contre eux plutôt qu'un pouvoir partagé. Dans la plupart de nos sociétés, et en particulier celles du Nord et de l'Ouest, l'ambition personnelle et sociale est quasi totalement déshumanisée.

E. L. — Moi, je pense qu'une des causes principales de tous ces maux, c'est le patriarcat. Une moitié de la planète domine l'autre moitié! Partout dans le monde, les hommes déterminent et définissent les valeurs morales, en plus de distribuer les biens matériels. Tout cela parce qu'ils sont jaloux de la femme. Jaloux de son pouvoir de procréation et de sa force créatrice. Ce n'est pas pour rien qu'ils détruisent la terre-mère. La possessivité est une autre cause, ça vient de la peur de la mort. Les

hommes construisent des murs pour protéger les biens qu'ils ont accumulés et parfois volés. Il est intéressant de constater que la plupart des nomades qui voyagent sans beaucoup de bagages constituent des sociétés pacifiques et égalitaires.

Avez-vous la foi ou un certain espoir quant à l'avenir de la société et de l'humanité?

J. L. — Selon moi, la foi, c'est trop religieux, ça devient une excuse pour ne pas prendre ses responsabilités personnelles. Oui, j'ai de l'espoir et je suis optimiste, à condition que, comme pour une guerre, tout le monde se mobilise et travaille à cerner, à régler les problèmes écologiques ou à améliorer la justice dans le monde. Il faut avoir de l'espoir, sinon on se tue... et moi, j'aime tellement rire...

E. L. — La seule chose que je sais, c'est qu'un jour, tous et chacun, nous allons mourir. Foi et espoir sont pour les romantiques. Selon moi, il est impératif d'être réaliste. La menace quant à la survie de la planète est si grande, si urgente et si critique que nous devons réagir comme le ferait un animal traqué. Il est trop tard pour l'espoir et trop tôt pour le désespoir. On doit agir maintenant.

propos recueillis par **diane cardinal** et **carole laflamme** *



Eugene Lion : «Même si un artiste n'est pas consciemment ou intentionnellement politique, il parle «pour ou contre la vie.»
Photo : ISIS.

*Comédienne, Diane Cardinal a travaillé au théâtre avec Lorraine Pintal, au cinéma avec André Brassard, Diane Létourneau et Roger Tétreault, et a été de la distribution de l'émission «Le temps d'une paix», à la télévision. Elle a signé un recueil poétique, *l'Amoureuse*, publié en 1989.

Chargée de cours en Animation culturelle au département de Sociologie de l'U.Q.A.M. depuis près de quinze ans, Carole Laflamme prépare actuellement sa thèse de doctorat au département de Sociologie de l'Université de Montréal. Elle a étudié la danse avec Jo Lechay pendant près de cinq ans.